



HAL
open science

Territoires en lutte, différence radicale et écologies pluriverselles : des pistes pour une autre praxis relationnelle

Roberto Andrade Pérez, Anne-Laure Bonvalot, Ella Bordai, Claude Bourguignon, Philippe Colin

► To cite this version:

Roberto Andrade Pérez, Anne-Laure Bonvalot, Ella Bordai, Claude Bourguignon, Philippe Colin. Territoires en lutte, différence radicale et écologies pluriverselles : des pistes pour une autre praxis relationnelle. SENTIR-PENSER AVEC LA TERRE L'écologie au-delà de l'Occident, Éditions du Seuil, 2018. hal-02385655

HAL Id: hal-02385655

<https://hal.science/hal-02385655v1>

Submitted on 2 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Arturo Escobar

SENTIR-PENSER AVEC LA TERRE

L'écologie au-delà de l'Occident

Texte adapté avec la collaboration de l'auteur,
traduit par Roberto Andrade Pérez, Anne-Laure Bonvalot,
Ella Bordai, Claude Bourguignon et Philippe Colin
(collectif La Minga)

Préface des traducteurs

Postface d'Anna Bednik

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Sentipensar con la tierra.*
Nuevas lecturas sobre desarrollo, territorio y diferencia
Éditeur original : Ediciones Unaula,
Marca registrada del Fondo Editorial Ramón Emilio Arcila,
Medellín, Colombia
© original : © Arturo Escobar
© Universidad Autónoma Latinoamericana Unaula, 2014
ISBN original : 978-958-8869-14-8

© Éditions du Seuil, avril 2018, pour l'adaptation et la traduction française

ISBN 978-2-02-138985-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Acá nacimos, acá crecimos,
acá hemos conocido qué es el mundo*

TUMACO NARIÑO,
militante afro-colombienne

PRÉFACE

TERRITOIRES EN LUTTE, DIFFÉRENCE RADICALE ET ÉCOLOGIES PLURIVERSELLES : DES PISTES POUR UNE AUTRE PRAXIS RELATIONNELLE

Sentir-Penser avec la Terre. L'écologie au-delà de l'Occident, s'inscrit dans le tournant ontologique qui a marqué l'anthropologie du début du XXI^e siècle. Des approches émergentes, portées par des auteur.e.s comme Tim Ingold, Eduardo Viveiros de Castro, Barbara Glowczewski, Mario Blaser, ou encore Marisol de la Cadena, problématisent la séparation entre nature et culture qui est à la base de l'ontologie moderniste-occidentale qui s'est imposée dans le monde entier par la coercition ou l'hégémonie culturelle. Cette pensée dualiste qui sépare corps et esprit, émotion et raison, sauvage et civilisé, nature et culture, profane et spécialiste, indigène et savant, en les hiérarchisant, nous empêche de nous concevoir comme faisant partie du monde, nous incitant plutôt à nous vivre dans un rapport d'extériorité instrumentale à ce qui nous entoure.

Si Philippe Descola a mis au jour cette ontologie naturaliste de l'Occident et a fait vaciller les certitudes dualistes,

Arturo Escobar élabore pour sa part une réflexion systématique sur la possibilité d'élaborer une « politique de l'ontologie » à partir des épistémologies et des ontologies non-modernes ou issues d'une modernité alternative. Il historicise ainsi l'ontologie moderne et ses quatre fondements que sont l'individualisme, la croyance à la science, à l'économie et à la réalité, incarnés dans une volonté expansionniste de développement à l'échelle planétaire. En suggérant de nous ouvrir aux ontologies relationnelles, il nous propose un chemin, un devenir politique « pluriversel », adossé à une épistémologie résolument décolonisée.

L'apport est à la fois théorique et pratique. Depuis son livre *Encountering development* (1995), Escobar est l'un des analystes du développement les plus reconnus sur le plan mondial. En questionnant la conception unilinéaire et monologique du développement en tant que vision unique et univoque du monde, il a émis l'une des critiques les plus importantes jamais formulées à l'endroit de cette notion. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le développement semblait être un processus ouvrant la voie aux pays « du Sud » pour la reproduction des conditions qui caractérisaient le supposé progrès des pays les plus avancés selon des critères d'industrialisation, d'éducation et de technicisation de l'agriculture. Comme l'économiste de la décroissance Serge Latouche au même moment, Escobar dénonçait le projet colonial inscrit dans la notion de développement. Elle implique une adhésion ou une allégeance aux valeurs

et aux principes de la modernité, et suppose à la fois une reconnaissance et une négation de la différence. Comme l'illustre l'exemple des zapatistes, reconnus sur la scène internationale seulement dans l'optique d'une reconnaissance de droits communautaires, l'Autre est reconnu comme différent ; cependant, le développement est un mécanisme au nom duquel ces différences doivent être effacées ou homogénéisées. L'analyse d'Escobar nous apprend que la notion de développement, loin d'être neutre et universelle, participe d'une ontologie et d'une politique bien particulières.

C'est en partant de sa critique radicale de l'idéologie développementiste qu'Arturo Escobar a contribué, au début des années 2000, avec d'autres universitaires latino-américains, à l'élaboration du programme de recherche Modernité/Colonialité/Décolonialité, autrement dit, à une critique du récit eurocentré de la modernité (capitaliste, rationaliste, patriarcal, blanc, etc.) ainsi qu'à une réflexion sur la possibilité d'un tournant épistémique décolonial. Le concept de colonialité, formulé par le sociologue péruvien Aníbal Quijano à la fin des années 1990, constitue un pivot de la perspective décoloniale : il permet d'appréhender l'autre face de la modernité, ce que le philosophe argentin Enrique Dussel appelle sa dimension intrinsèquement sacrificielle. La colonialité, c'est, pour reprendre l'expression de Bolívar Echevarría, cette « *conquista* ininterrompue » qui, depuis 1492, opère une appropriation violente du réel à travers la damnation du sujet colonisé et l'accaparement dévastateur des communs

naturels, produit sa propre réalité et impose simultanément les conditions de visibilité et d'intelligibilité de cette même réalité. Ce monopole sur la production de la réalité suppose bien entendu que les multiples autres façons de faire monde soient rendues inexistantes.

La critique décoloniale vise par conséquent à intégrer réflexivement le schème colonial qui est au centre du rapport occidental-centré au monde. Pour Escobar, et c'est là sans doute que se situe l'un de ses apports fondamentaux à la théorie/praxis décoloniale, une telle démarche implique non seulement de reconnaître qu'il existe bien, à l'extérieur du mode occidental/colonial hégémonique de composition du monde, d'autres façons de faire monde qui se sont construites à travers d'autres trajectoires d'expérience, mais aussi de produire les conditions de possibilité d'un dialogue symétrique avec celles et ceux qui habitent les bords extérieurs du système hégémonique. Car, comme nous le suggère Escobar, il se pourrait bien que les fragiles alternatives que ces perspectives « autres » rendent possibles, à savoir leur conception éthique de ce qu'est une vie désirable, puissent constituer le socle concret d'un dépassement conjoint du « mauvais infini », qui met en danger non pas *la nature* mais les conditions même de l'habitabilité du monde et de la reproduction de la vie. Dans ce contexte, prendre au sérieux les pensées du Sud signifie appréhender ces mondes, activement produits comme non-existants, en tant qu'alternatives crédibles

à la modalité de composition hégémonique du monde et à ses pathologies.

Avec cette traduction de *Sentipensar con la tierra*, qui synthétise ses analyses antérieures et rassemble ses écrits récents majeurs, il s'agit de porter l'œuvre de l'anthropologue à la connaissance du public. L'ouvrage opère une déconstruction des cadres de pensée ethnocentrés issus du savoir scientifique occidental. Il met en lien l'analyse académique et la question du monde vécu à travers l'expérience des communautés prises dans des conflits écoterritoriaux et subissant de violents mécanismes de marginalisation politique. Dans la droite ligne des « épistémologies du Sud » de Boaventura de Sousa Santos, l'ouvrage entreprend de revaloriser des savoirs situés et des expériences invisibilisées, en faisant une large place aux pensées et praxis du Processus des communautés noires (PCN) du Pacifique Sud colombien. Le chercheur est ouvertement engagé dans la lutte des Afro-descendants contre les multinationales et leurs pratiques extractivistes, et met en cause un développement « unilatéral » propageant l'ontologie « moderne, dualiste » évoquée plus haut. Cette vision unique imposée au monde via le développement semble pouvoir être défaite et résolue par et dans la promotion d'une épistémologie des différences et des processus participatifs.

Dénaturalisant et prenant à rebours le dualisme occidental, Escobar développe une ontologie relationnelle et « pluri-verselle » susceptible de nous aider à soigner les pathologies de la modernité via un chemin de décolonisation des savoirs.

Si d'autres ethnographies décrivent les luttes pour la reconnaissance politique des minorités ethniques dans le monde, l'auteur nous présente pour sa part les échanges fructueux qui ont lieu entre la connaissance académique et celle des populations et de ces luttes. En cela, il s'inscrit dans une tendance forte de l'anthropologie colombienne, et plus globalement latino-américaine : le chercheur participe pleinement à un processus et ne se trouve pas dans une position de surplomb par rapport aux luttes qui agitent l'univers qu'il analyse. Nous sommes loin de la posture d'objectivité, ou du moins de la césure entre recherche fondamentale et recherche en milieu d'intervention qui constitue encore, notamment en Europe, la condition *sine qua non* de tout processus de légitimation académique. En brouillant la frontière chercheur/acteur issue de ce système de pensée dualiste, en acceptant et en appelant de ses vœux la réciprocité et la transversalité des savoirs, l'auteur met en évidence les processus participatifs qui président à la production de la connaissance. Aux antipodes de tout fondamentalisme scientifique, et à partir de son expérience de terrain ethnologique, l'anthropologue se revendique ainsi d'une démarche de recherche-action dont l'objectif est de donner à connaître certains des mouvements de résistance qui n'ont de cesse de se multiplier au sein de la modernité dominante – venant notamment en éclairer la dimension ontologique.

Arturo Escobar situe le Processus des communautés noires dans le contexte multiculturaliste colombien, qui a

pour fondement juridique la Constitution de 1991. Cette dernière apparaît à un moment de crise de légitimité de l'État et constitue un tournant politique en termes de droits et de visibilité pour les communautés indigènes, noires et afro-colombiennes historiquement marginalisées dans le pays. Le multiculturalisme se présente ainsi politiquement comme un gage d'apaisement. Toutefois, contrairement à ce que le texte constitutionnel prévoyait, dans une zone historiquement peu conflictuelle comme l'était le Pacifique Sud, de nouveaux acteurs armés font alors leur apparition, utilisant des stratégies de terreur et perpétrant de nombreux massacres en vue de faire main basse aussi bien sur des territoires très riches en termes de biodiversité que sur les grands projets de développement en cours dans la région. Une telle situation met en lumière les paradoxes du multiculturalisme : ne tend-il pas à masquer, de manière quelque peu angélique, de profondes inégalités sociales, raciales, politiques ou environnementales ? C'est précisément un point commun aux chercheurs et aux chercheuses travaillant en Colombie que d'articuler leurs analyses sur des situations écoterritoriales bien souvent marquées par la violence. Dans ce contexte, où la notion de culture se trouve volontiers instrumentalisée par l'État ou par des organisations globales comme l'UNESCO, la force politique et heuristique de la pensée et de la pratique d'anthropologues impliqués comme Escobar est de transcender l'approche exclusivement (multi)culturelle, pour ouvrir une autre perspective, proprement ontologique.

En appui sur ces pensées et praxis non euromodernes de « peuples-territoires » comme les communautés afro-colombiennes du Pacifique, Escobar met en effet en lumière la manière dont opère la différence coloniale : celle-ci se situe non seulement au niveau épistémologique (au niveau des modalités symboliques et pratiques de production des connaissances), mais aussi au niveau ontologique, là où se structure le type de relation que nous entretenons avec les étants du monde. Pour Escobar, la lutte décoloniale doit prendre la forme d'une « politique de l'ontologie ». Celle-ci vise non seulement à produire une critique de l'épistémè et de l'ontologie modernes (croyance en « la réalité », en la rationalité, principe de distanciation, etc.), mais également à éclairer les épistémologies et ontologies relationnelles du Sud qui postulent que le savoir n'est jamais « savoir de » mais savoir « à partir de ».

La force de la pensée d'Escobar, c'est d'envisager la possibilité d'une transition civilisationnelle à partir des luttes territoriales concrètes que mènent les peuples du Sud, dans une optique à la fois ethnique et non-ethnique. Ces luttes constituent selon lui des manifestations concrètes d'une politique de l'ontologie visant à activer la relationalité là où prédominait la déconnexion. Ces luttes, précisément parce qu'elles affirment d'autres manières de « faire monde », articulent étroitement les revendications économiques, politiques, écologiques, épistémologiques, ethno-territoriales, de genre et sexuelles. Signalons pour les lectrices et lecteurs français.es

que cette dimension « ontologique » les différencie radicalement des luttes décoloniales qui se développent en France depuis une dizaine d'années, essentiellement portées par des organisations militantes liées à l'antiracisme politique et à la défense des intérêts des sujets postcoloniaux. On précisera d'ailleurs à ce sujet que le terme « décolonial », apparu en France en 2008 suite à un appel à « une marche décoloniale pour un mouvement antiraciste et décolonial autonome », renvoie bien davantage à des luttes concrètes qu'à un courant académique, le décolonial n'ayant encore généralement pas bonne presse à l'université.

Pour comprendre l'originalité de cette pensée par rapport aux pratiques et aux pensées critiques qui émergent en France et en Europe (zadistes, autonomistes, décroissantes, antiracistes...), il faut rappeler que, selon Escobar, ces dernières relèvent de ce qu'il appelle les *modernités alternatives*, c'est-à-dire des formes d'action et des manières de penser l'économie et la nature qui sont déviantes par rapport à la modernité dominante. Même si elles se départent des formes les plus dommageables de cette modernité dominante (sous sa forme mondialisante et libérale notamment), elles fonctionnent toujours, cependant, dans les coordonnées ontologiques de l'expérience de la modernité d'origine européenne.

Les épistémologies du Sud, comme celles des Indigènes et des mouvements noirs en Amérique latine, relèvent pour leur part d'*alternatives à la modernité* : elles constituent à ce titre autant de pratiques « créatrices de monde ». Elles

opèrent, au moins en partie, sur la base d'autres pensées, expériences historiques et logiques culturelles. C'est dans ce plurivers réellement existant que l'on peut découvrir les germes d'alternatives concrètes à la modernité capitaliste – en explorant aussi les formes non-ethniques de ces « ontologies autres », comme l'agroécologie ou la permaculture non-dualistes.

La traduction de cet ouvrage permet alors une mise en perspective de situations de lutte et d'alternatives en France à partir d'une expérience du Sud global, colombienne en l'occurrence. On pourra alors discuter de ces nouveaux concepts et de leur appropriation possible au Nord, et repenser les convergences internationales. L'accent porté sur la question de la différence raciale et coloniale, dans un contexte de montée des extrémismes, permet par exemple de relier les attaques et les violents processus de racialisation que subissent les PCN aux difficultés rencontrées par les Français. es issus de l'immigration qui, exclu.e.s de fait de l'imaginaire nationaliste (y compris d'une certaine gauche), cherchent à construire un sujet politique non-blanc. L'approche d'Escobar propose également une perspective critique à la fois globale et différenciée des modèles productivistes agricoles (biocides, multinationales et dérégulation du libre-échange, privatisation du vivant, etc.) ou des modèles développementalistes d'aménagement du territoire, auxquels font désormais face, notamment en France, les luttes territoriales, ZAD, et autres initiatives de relocalisation et de transition. Escobar

nous apporte également la pratique d'une recherche participative et pluritopique capable de prendre à rebours la colonialité des savoirs et formes d'expertise dominants. D'où l'intérêt majeur de ce texte pour les mouvements sociaux qui contestent certains aspects de l'euromodernité industrielle et capitaliste, dans la mesure où il nous invite non plus seulement à *changer la société* mais aussi à *changer et pluraliser les mondes*.

L'Atelier La Minga, collectif qui a traduit le présent ouvrage, reprend ou reverse dans sa propre pratique un certain nombre des présupposés ontologiques et épistémologiques attachés aux notions de relationalité et de communité formulées par Escobar. Penser la colonialité dans ses multiples acceptions, en tant qu'elle excède très largement les seuls processus d'appropriation territoriale, implique en effet d'en considérer pleinement la dimension proprement linguistique et discursive. Exercice de refabulation, en tant qu'elle propose de faire passer *ailleurs* en les reformulant les formes d'un savoir situé, la traduction court nécessairement le risque de reconduire tacitement une hégémonie et un ethnocentrisme auxquels la lettre du texte prétend précisément s'attaquer. La traduction collaborative et horizontale est ainsi une entreprise difficile, en ce qu'elle mobilise des cadres sociolinguistiques porteurs d'épistémès potentiellement divergentes ou affrontées, l'exercice mettant en jeu des notions éminemment modernes, en premier lieu celle d'autorité. Notre traduction s'articule sur un effort de

déhiérarchisation et de dénaturalisation d'un certain nombre de réflexes ethnocentrés, La Minga faisant ainsi le pari, dans l'optique d'un idéalisme assumé et militant, de la possibilité d'une traduction qui ne prenne pas le plurivers à rebours, mais qui puisse au contraire en reconduire dans ses formes mêmes les présupposés politiques premiers.

Roberto ANDRADE PÉREZ, Anne-Laure BONVALOT,
Ella BORDAI, Claude BOURGUIGNON ROUGIER
et Philippe COLIN.